

Obsessions et perversions en mineur

Florence François, *Dans la buée d'un café froid*, Montréal, Marchand de feuilles, 2002, 120 p., 15,95 \$.

Jean-Marie Bioteau, *La vie immobile*, Montréal, Triptyque, 2003, 180 p., 18 \$.

Gaston Tremblay, *Le langage des chiens*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 188 p., 18 \$.

Marie Caron

Number 111, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37788ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, M. (2003). Review of [Obsessions et perversions en mineur / Florence François, *Dans la buée d'un café froid*, Montréal, Marchand de feuilles, 2002, 120 p., 15,95 \$. / Jean-Marie Bioteau, *La vie immobile*, Montréal, Triptyque, 2003, 180 p., 18 \$. / Gaston Tremblay, *Le langage des chiens*, Sudbury, Prise de parole, 2002, 188 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (111), 24–25.

Obsessions et perversions en mineur

Aucune littérature nationale n'est constituée que de chefs-d'œuvre, soit, et les livres mineurs ont sans nul doute droit de cité. Reste que, dans le cas de certains, on s'interrogera avec perplexité sur le sens et le but poursuivis.

R O M A N

M A R I E C A R O N

FLORENCE FRANÇOIS, PAR EXEMPLE, PUBLIE, avec *Dans la buée d'un café froid* (titre pour le moins maladroit, décidément les choses commencent mal), son premier roman. Une plaquette d'une centaine de pages narrée à la première personne du masculin. Cet homme est « cracheur de mots », « parleur bénévole ». Il ne peut s'empêcher d'aborder des inconnus dans la rue, au restaurant, à l'aéroport, et de leur causer de tout et de rien. Il affabule sa vie, s'emmêle dans ses pinceaux et commet, gaffeur impénitent, des bourdes en cascades. Maladie, perversion, obsession : appelez ce travers comme vous voudrez. On dira surtout de cet homme qu'il est un enquiquineur inoffensif mais encombrant. Et puis après ?

Après, pas grand-chose. Notre beau parleur a femme et enfants. Son Elizabeth, traductrice, fait elle aussi dans les mots, d'une manière plus orthodoxe. Soigne avec humour les bosses (au sens propre) que s'attire le héros après avoir par trop exaspéré quelque agressif musculeux en goguette. Tout cela est bien gentil, ne mange pas de pain, se distingue par une minceur et un superficiel à la limite de l'indigence, et est écrit à l'avenant (la coïncidence entre la forme et le fond est ainsi parfaite). On aimerait croire que *Dans la buée d'un café froid* est un roman métaphorique, mais une métaphore de quoi, au juste ? Ce texte, qui ne va guère au delà de l'anecdote, ne possède pas assez de substance pour que le lecteur y trouve un sens. Ainsi rien, jamais, n'explique ni ne justifie les motivations du narrateur, sa propension incoercible à inventer sa vie et à s'immiscer, par la parole, dans celle des autres. Pourquoi donc ce livre a-t-il été écrit ? Voilà qui demeurera en somme un mystère.

LA MAIN (ET LE RESTE) DANS LE SAC

Le personnage principal de *La vie immobile* (un autre premier roman), de Jean-Marie Bioteau, a lui aussi ses manies. Ou plutôt sa manie. Ce rond-cuir au service d'une banque a en effet une unique obsession, qui confine peut-être à la perversion : il vole à des femmes inconnues leur sac à main, en renifle littéralement la matière et le contenu, s'empare des lettres, des photographies, des produits cosmétiques, de tout cela qui lui permettra de définir l'identité, la personnalité de ces illustres anonymes. Qu'espère-t-il donc trouver, au bout du compte ? En fait, lui-même ne le sait pas avec

exactitude, du moins au début. Tout au plus parviendra-t-il à balbutier dans une lettre à l'une de ses « victimes », à la fin du roman : « Je ne suis rien. [...] Je ne vis pas par procuration. [...] Je veux seulement comprendre. Je cherche les traces, les indices qui vont m'aider à réaliser d'où je viens. »

Fouiller dans les sacs de ces dames et ainsi reconstituer des pans de vie sont deux activités qui procurent à notre homme excitation, angoisse, et plaisir proche de l'orgasme. Bon, cette histoire comporte sa part de freudisme. Il y a de la mère là-dessous, apprendrons-nous assez tôt : dès après le premier larcin qui nous est présenté, l'homme se remémore ainsi « cette chair attendrie par la grossesse contre laquelle il aimait tant blottir son corps nu de nouveau-né et même un peu plus tard d'enfant, lorsqu'il se réfugiait brièvement dans les jupons de celle qui l'avait mis au monde ». Il y a la mère, fréquemment présente lorsque sont mis en scène des personnages en proie à une obsession, mais aussi les sept sœurs du héros : elles achetaient un sac à main chaque automne, et à l'évidence cet événement récurrent, ajouté à la surabondance de féminin au sein de la maisonnée, aura marqué le seul garçon de la famille.

Cette proposition de départ ne manque pas d'être assez séduisante, d'autant que l'homme choisit ses femmes – ou ses sacs à main – selon une mécanique, un rituel bien huilés. La voix (celle des clientes de la banque à qui il parle au téléphone) semble le premier déclencheur. « Ses exigences étaient telles qu'il lui fallait attendre avant de trouver la voix juste. » C'est en se basant sur la voix qu'il est assuré de trouver les sacs aux contenus les plus prometteurs, c'est-à-dire, en somme, les existences les plus intéressantes et particulières.

Cette prémisse, donc, en vaut une autre, et pourrait même apparaître de bon augure pour la suite. Pourtant, le roman fonctionne plus ou moins bien, moins, en tout cas, que la mécanique instaurée par son personnage principal. Ce dernier a un comportement redondant, et le roman ne tarde pas à le devenir tout autant. Notre homme détaille le contenu des sacs dérobés, se repait des lettres sans en sauter une bribe, soit. Mais celles-ci sont reproduites *in extenso* à qui mieux mieux : un procédé qui devient vite lassant. Il en est de même des rituels du personnage, répétitifs par définition, on le conçoit, mais que l'auteur eût pu nous épargner à l'occasion : le



roman n'y aurait que gagné en densité. Or Bioteau nous offre au contraire un texte quelque peu dilué et psychologisant (parce qu'il est essentiellement centré sur les états d'âme du protagoniste), qui manque d'aspérités et qui, trop souvent, se contente d'enfiler les anecdotes.

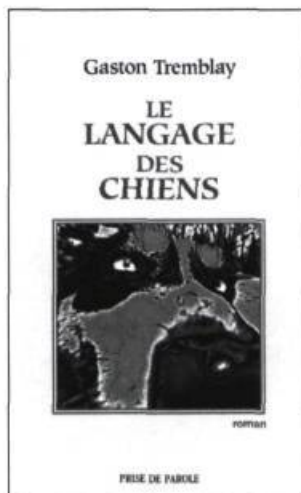
Fatalement, ce « géologue de la féminité » prendra un jour conscience de l' inanité de son entreprise. Ses « prélèvements », ses rituels, ses fouilles, tout cela ne servait-il qu'à meubler le vide de son existence et à masquer son incapacité à entrer en relation avec les femmes ? Il semble bien. Mais cette conclusion était annoncée dès le début.

LA COUR DES MIRACLES

Changement de registre avec Gaston Tremblay, ancien directeur des Éditions Prise de parole qui s'était surtout consacré, jusqu'à maintenant, à l'écriture poétique. *Le langage des chiens*, son deuxième roman, met en scène une galerie de personnages qui ne paient pas de mine : l'Homme des ruelles, le Colosse de la montagne, le Garçon aux pigeons, la Femme du trottoir, toutes silhouettes anonymes qui, « de matines à complies », au rythme d'une cloche (imaginaire ?) sonnante au loin, parcourent dans la ville le même itinéraire au gré des jours.

Ce sont là des personnages un peu fêlés, animés d'une folie douce, et pittoresques au demeurant, apparemment marqués par les rituels religieux acquis du temps de l'orphelinat. Ainsi, l'Homme des ruelles fut enfant de chœur et semble ne s'en être jamais remis. « Il avait cru en sa vocation, il avait cru en Dieu : c'était si facile à l'époque. [...] Il se proposait de devenir le concierge des âmes, le recycleur des peccadilles, l'éboueur des péchés capitaux. » Aujourd'hui, il est passé sur l'autre versant de la réalité, à l'instar des autres vagabonds du roman.







S'appuyant sur ces existences dérisoires, sur ces errants qui déambulent aux abords du Plateau-Mont-Royal, *Le langage des chiens* se présente à la manière d'une fable exubérante, portée par une langue tout aussi exubérante qui ne lésine pas sur les effets. Du reste, le roman tient plus à ses débordements stylistiques, à son écriture joyeuse et débridée qu'à la profondeur du propos. Gaston Tremblay nous convie à une sorte de fable urbaine qui s'attarde à ces itinérants que l'on considère comme quantité négligeable, à un texte empruntant parfois les allures du conte et parsemé d'envolées poétiques. Soit. Mais la mise en scène de ces personnages happés par un passé qu'aurait visiblement fortement conditionné l'Église et la religion – d'où ces journées qui se déroulent au rythme des offices, l'évocation de « filles-mères qui regrettent d'avoir donné leur enfant », etc. – restera une mise en scène de surface.



Si elle est sans prétention, l'écriture est généralement savoureuse, mais hélas gâchée par des fautes et des coquilles impardonnables (« ces échappé belle », « elle dirigeant sa maison », par exemple). En utilisant un ton tragicomique, Tremblay aura su éviter les pièges du pathétique. Cette fable n'en finit pas moins par tourner quelque peu à vide. C'est peut-être que l'auteur a trop insisté sur le pittoresque des personnages et sur leur délire mystico-fantaisiste. Cela conduit à un texte distrayant, sans doute mieux structuré que *Dans la*

buée d'un café froid et que *La vie immobile*, mais qui est loin de présenter un caractère nécessaire. Nous avons là une autre œuvre en mineur, en somme, que Tremblay a manifestement pris plaisir à écrire. Ce plaisir, le lecteur risque de le partager : ainsi, l'auteur n'aura pas complètement raté son tir.

Des auteurs à découvrir, des textes à savourer...

| | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|  <p>Le golé Denise Ouellette roman</p> |  <p>Histoires campagnardes Aurélien Dupuis jeunesse</p> |  <p>Mes états de toi Benoit Doyon-Gosselin poésie</p> |
|  <p>À la dérive Annette Saint-Pierre roman</p> |  <p>le soleil curieux du printemps André Duhaime Francine Couture jeunesse</p> |  <p>châteaux d'été André Duhaime Francine Couture jeunesse</p> |
|  <p>Avant la chute Christian Violy poésie</p> |  <p>automne! automne! André Duhaime Francine Couture jeunesse</p> |  <p>Fragile Alexandra Claire Lévesque roman</p> |
|  <p>L'R libre Collectif théâtre</p> |  <p>bouquets d'hiver André Duhaime Francine Couture jeunesse</p> |  <p>Volute velours Laurent Poliquin poésie</p> |
| | |  <p>Légendes manitobaines Louisa Picoux et Edwige Grolet</p> |



Évadez-vous, ouvrez un livre!

En vente chez votre libraire

www.plaines.mb.ca